
Regards des écrivains sur la femme dans la littérature maghrébine

Ourida Nawel HADEFI¹

¹Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algérie

nawel.hadefi@yahoo.fr

Reçu: 19/05/2021,

Accepté: 06/06/2021,

Publié: 31/07/2021

ABSTRACT: *In the literary production of the Maghreb men writers, their view of women and the feminine condition is characteristic. The writers highlight in their texts a devaluing look focused on the woman in the patriarchal society. In this study we will try through different perspectives of male authors to question the situation that women live in a traditional society because it is often reduced to the lower rank and therefore it is perceived as an object.*

KEYWORDS: Maghreb Writers, Women, Men, Submission, Tradition

RÉSUMÉ : *Dans la production littéraire des écrivains maghrébins hommes, le regard porté par eux sur la femme, sur la condition féminine est caractéristique. Les écrivains mettent en exergue dans leurs textes un regard dévalorisant porté sur la femme dans la société patriarcale. Dans cette étude nous tenterons à travers différents regards d'auteurs masculins d'interroger la situation que vit la femme dans une société traditionnelle car elle est souvent réduite au rang inférieur et donc elle est perçue comme objet.*

MOTS-CLÉS : Écrivain maghrébin, Femme, Homme, Soumission, Tradition.

Introduction

L'histoire de la littérature maghrébine montre dans son ensemble une prédominance des écrits au masculin. L'une des premières analyses de l'histoire de la littérature du Maghreb a été établie par Khatibi, Abdi et Meddeb dans un avant-propos d'un numéro des **Temps Moderne** consacré au Maghreb: Pour eux, la production féminine est « quasi absente »:

« En ces états de la pensée et de l'analyse propre à la génération d'après l'indépendance la parole féminine, quasi-absente, ne se reporte pas sur sa condition et son devenir. Plus qu'un effet de quelque carence, ce manque majeur désigne la difficile mutation créatrice des femmes en des ensembles si profondément marqués par le traditionnel passage de pratiques sociales selon des critères d'appartenance sexuelle »¹

Effectivement, si nous parlons de quantité, la production féminine est inférieure par rapport à la production masculine. Il n'en demeure pas moins que dans ces écrits masculins la femme est omniprésente.

Elle est souvent même le personnage central autour duquel se construit la fiction. Ainsi **Meriem dans les palmes**² de Mohamed Ould Cheikh ou **Nedjma**³ de Kateb Yacine où le prénom de la femme sert de titre au roman. Nous pouvons également évoquer Aïni dans les écrits de Mohamed Dib. Dans les romans de Rachid Boujedra, **L'Insolation, la Répudiation**,⁴ de Driss Chraïbi, **Le Passé simple**⁵ et plus près de nous, ceux de Rachid Mimouni, **Tombeza**, **Le Printemps ne sera que plus beau**⁶, Tahar Ben Jelloun, **L'enfant de sable**⁷, **L'écrivain public**⁸, la femme sous toutes ses facettes (mère, fille, sœur, épouse, belle-mère) est omniprésente .

Cependant, malgré les discours d'engagement de tous les écrivains, une seule vision nous est donnée de la femme par ces auteurs : la femme est toujours reliée à la tradition. Ses rôles sont déjà écrits : mère, belle-mère, épouse, sœur, fille obéissante, mariée, répudiée ou veuve, elles nous sont

¹ Présentation de N. Abdi, A. Khatibi et A. Meddeb, Du Maghreb, Les temps modernes, Octobre 1977. P5.

² M. Cheikh, Meriem dans les palmes, 1985. P4

³ K. Yacine, Nedjma 1956.

⁴ R. Boudjedra, L'insolation 1987. La répudiation, 1981.

⁵ D. Chraïbi, Le passé simple 1954.

⁶ R. Mimouni, Tombeza 1984.

⁷ T. Ben Jelloun, L'enfant de sable 1987.

⁸ Ben Jelloun, L'écrivain public 1997.

présentées comme les gardiennes du foyer et des valeurs ancestrales. L'explication très souvent avancée est de l'ordre du combat entre le colonisateur qui avait compris que pour casser les fondements sociaux du pays occupé et le soumettre totalement, il fallait s'attaquer à la femme enfermée dans les traditions en la poussant à se dévoiler, à sortir et à se révolter en se faisant entendre. Franz Fanon dans **L'ANV de la Révolutions Algérienne**⁹ l'explique ainsi.

Pour résister, l'homme-écrivain va donc, dans ses écrits de résistance contre l'occupant (et plus tard pour se protéger lui-même), maintenir la femme dans un espace sécurisant pour ses femmes et pour lui-même, espace qu'il nomme « tradition ». Seulement, il s'avère que pour se surprotéger et protéger la société où ils vivent, ces écrivains hommes vont donner de la femme une image qui la détruit en la sclérosant.

Aussi dans cet article, nous allons analyser le regard que l'écrivain-homme maghrébin porte sur la femme. Ce regard est-il libérateur, valorisant et protecteur à la fois ? Ou, au contraire, est-il castrateur et dévalorisant ?

Trois critères se retrouvent dans le regard que l'homme porte sur la femme :

- Un regard où la femme est objet.
- Un regard où la femme est enfermée.
- Un regard où la femme est réduite au silence.

Femme-objet

La question de la situation de la femme, entre objet et sujet, est au centre de tous les débats qui portent sur la place qu'occupe la femme maghrébine dans la société. En philosophie et dans les sciences humaines, le sujet ou la subjectivité, désigne un être qui est capable d'actions individuelles dont il est responsable, capable de conscience, conscience de soi. La femme, au regard de l'écrivain maghrébin, n'est pas « sujet », c'est-à-dire un être pensant, pouvant prendre des responsabilités et produire des actions qui lui

⁹ F. Fanon, L'ANV de la révolution algérienne 1959.

permettent de réaliser sa vie. Elle est pensée par l'homme et incapable de dire « **Je** » : une femme-objet. Elle ne vit que pour les autres et non pour elle-même. Elle est prise dans un processus de « Chosification », processus qui transforme l'individu en une chose, un objet.

Le regard que l'homme porte sur la femme est celui qu'on porte sur une chose qu'on classe dans un rapport de **valeur/utilité**. Aussi est-elle exclue de la sphère du devenir. Cantonnée dans un rôle de reproduction et de garde du foyer, elle vit dans la « discrimination ».

En même temps que d'avoir ce rôle qui est institué par la tradition, la femme est un corps, deuxième étape de la chosification : objet de désir, corps plaisir, objet de possession, elle est corps à prendre et même à violer. C'est par le corps que l'homme joue au possesseur. En s'appropriant ce corps, il fait de la femme son objet. Il la nie et la marque par ses propres normes si profondément qu'il inculque ces normes à la femme elle-même : elle ne peut se voir que comme objet de soumission, s'inscrivant dans le rapport de **valeur/utilité**.

A travers la lecture des textes de Mohamed Dib, Mouloud Feraoun et Tahar Ben Jalloun nous allons voir comment s'inscrit la réification de la femme.

Femme, objet de soumission :

Dans l'Enfant de sable de Tahar Ben Jelloun, comme dans beaucoup d'autres romans maghrébains, la naissance d'une fille est vue comme une malédiction par la famille et surtout par le père qui en rend responsable la mère. Il la voit comme infirme et inculque ce sentiment d'échec d'abord à son épouse mais aussi à tous les membres de la famille. Après six grossesses où elle n'a enfanté que des filles, la mère donne naissance à une septième fille. Le père décide alors de déclarer cette fille comme un garçon : Ahmed. La mère et la sagefemme n'ont eu aucun mot à dire si ce n'est que c'est la faute à la mère.

Le personnage de l'épouse est l'image même de la femme dans la société traditionnelle. Elle est soumise car coupable. Tout le poids de la faute repose sur elle. Comme une chose, elle est inutile puisqu'elle n'arrive pas

à donner naissance à un garçon qui sera l'héritier de la fortune du père. La femme épouse est une « infirme » comme le déclare le père :

« Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera à perpétuité que des femelles »¹⁰

Ahmed évoque l'épanouissement et la fierté car il est le garçon que le père a longtemps désiré. Ce père qui a passé de longues années dans l'espérance d'avoir un petit garçon n'a pas toléré la volonté de Dieu et a fini par décider de passer par une tromperie vis-à-vis des siens et de Dieu pour se satisfaire. Ahmed/Zahra a vécu comme un homme. Son comportement, ses réactions vis-à-vis de sa mère et de ses sœurs le montrent. Parce qu'il se considère meilleur et plus puissant que la femme, par ce fait, il ne met pas des gants pour l'écraser et la violenter. Dans *L'Enfant de sable* nous retrouvons un passage qui le décrit :

« C'est un enfant rêveur et intelligent. Il a vite compris que la société préfère les hommes aux femmes. C'est vrai ! Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence..., elles obéissent..., mes sœurs obéissent ; toi (c'est-à-dire la mère) tu te tais et moi j'ordonne »¹¹

Le comportement d'Ahmed/Zahra ne change pas trop de celui de son père. Il ne souscrit pas la conduite du père envers ses sœurs, par contre il l'excuse car il est admissible selon les principes et les traditions de la société qui consolide la supériorité et la fierté des hommes sur les femmes

« Son comportement me faisait mal. Je le comprenais mais je ne pouvais pas l'approuver ni discuter avec lui »¹²

¹⁰ T. Ben Jelloun, *L'enfant de sable* 1987, P19

¹¹ T. Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, 1987, P46.

¹² T. Ben Jelloun, *La nuit sacrée*, P50

Ainsi le regard négatif porté sur la mère quand elle n'enfante que des filles et la suprématie du garçon par rapport à la fille sont partagés par l'ensemble des membres de la société, y compris par Ahmed/Zahra qui sait qu'il n'est qu'une tromperie.

Dans le fils du pauvre¹³ de Mouloud Feraoun nous retrouvons cette discrimination qui est née de la peur et de la soumission des femmes de la société. A chaque fois qu'il décrit sa mère Fatma, l'écrivain nous représente l'image de la femme soumise qui ne pouvait même pas donner son avis ou résoudre le moindre petit problème de peur de contrarier les gens qui l'entouraient. D'autre part elle est dans l'obligation de suivre les décisions de l'homme. Il est seul à diriger tout dans la maison. Feraoun déclare :

« Ma mère que les chagrins et les soucis n'avaient point ménagée depuis la mort de ma grand-mère, puis de mon grand-père, était devenue une pauvre créature timorée, irrésolue, incapable de prendre parti ; une fois qu'elle avait émis timidement quelques objections que lui suggérait son bon sens ou son expérience de la vie, elle s'inclinait et ne contrariait jamais ceux qu'elle aimait ».¹⁴

Les sœurs du garçon, que ce soit chez Tahar Ben Jelloun que chez Mouloud Feraoun, ont la même attitude de soumission vis-à-vis du frère. Dans le fils du pauvre de Mouloud Feraoun il y a Baya, Titi, Zazou, ce sont les trois sœurs de Fouroulou. Il les aime les trois parce qu'il est toujours lui le mieux servi. Étant l'unique garçon, il bénéficie de quelques faveurs dont les filles sont privées. Il le déclare dans un passage en disant

« Tant pis pour elle si elles ne sont que des filles »¹⁵.

¹³ M. Feraoun, Le fils du pauvre, 1957.

¹⁴ Ibid, P10.

¹⁵ M. Feraoun, Le fils du pauvre, 1957. P74

Ainsi la femme-mère-sœur subit et n'agit pas. La femme-fille, elle aussi, est soumise. Elle ne peut se projeter dans l'avenir. Son seul avenir est celle de devenir épouse et mère, tout en protégeant son honneur. Zakya, dans **L'été africain**¹⁶ de Mohammed Dib, vit cette chosification.

Dans la famille algérienne ce qui est important pour la jeune fille ce n'est surtout pas de trouver un travail mais de lui trouver un mari, c'est le cas de Zakya, la fille de Mokhtar RAIS. La grand-mère ne manque pas de répéter à son fils qu'elle est contre le fait que sa fille devienne institutrice après l'obtention de son baccalauréat.

Elle s'exclame :

« PFF ! Institutrice ! Cherche-lui un mari, ça fera davantage son affaire. Une Rais travaillée ? Tu veux sans doute que la ville daube sur toi et ta fille ! »¹⁷

Pour la mère de Mokhtar RAIS, ce qu'il faut pour sa petite fille qui est une jolie jeune fille ce n'est pas le travail d'institutrice mais plutôt un mari avec qui elle passera toute sa vie à servir et à lui obéir mais qui selon Lala Razia la protégera. D'autre part la fille doit se marier très jeune pour se décharger de ses ennuis matériels et de peur de la honte qu'elle puisse produire. Lala Razia affirme :

« Ainsi le seul rôle qu'une jeune fille doit apprendre c'est la soumission au mari et à la belle-mère ». ¹⁸

Les jeunes filles algériennes étaient obligées d'apprendre comment assurer toutes les activités ménagères pour refléter l'image de l'épouse idéale qui sera la servante du conjoint pour la vie. Même veuve, privée de leur protecteur, de leur défenseur et de l'appui financier que celui-ci lui

¹⁶ M. Dib, *L'été africain*, 1959

¹⁷ *Ibid.*, p.08

¹⁸ *Ibid*

procurait, la femme reste toujours soumise. Aïni, bien que ce soit elle qui subvienne aux besoins de ses enfants, accepte avec soumission les croutons rassis de LALA HASNA, les couffins du cousin. Quand elle décide de pratiquer du commerce illicite entre Oujda et Tlemcen, elle a peur que son fils OMAR ne le sache et le lui interdise. Veuve, la femme se masculinise, essayant de remplacer le père absent. Quand elle veut placer son fils en apprentissage chez El Hadj dans **Le métier à Tisser**¹⁹ c'est encore Aïni, qui par le biais de la femme d'El Hadj, va solliciter la place pour son fils. Face aux différents événements dans la vie, la femme se bat seule, mais en perdant toute sa féminité.

Cependant, quand la femme devient belle-mère, son statut s'améliore. En fait, elle ne fait qu'amplifier le regard dominateur de l'homme (son fils) sur la femme. Dans **Le fils du pauvre**, Tassadit, la grand-mère de Fouroulou est la seule responsable de la maison et c'est elle qui commande les belles-filles et distribue les différentes tâches, avec sévérité. Le jour de sa mort, ses belles-filles la pleurent artificiellement car chacune est contente d'avoir sa liberté.

« Elle fut médiocrement pleurée par ses deux belles-filles qui pensèrent ainsi être plus libres »²⁰

Ainsi la première caractéristique du statut de la femme dans la littérature maghrébine est celle de la soumission. Cependant la deuxième caractéristique, plus grave encore dans le processus de chosification est le corps. En même temps qu'elle est considérée comme « corps-reproduction de garçon » et corps-travail, puisqu'elle existe que pour assumer toutes les tâches du foyer, la femme est objet de désir, corps plaisir, objet de possession.

¹⁹ M. Dib, *Le métier à Tisser*, 1957

²⁰ M. Feraoun, *Le fils du pauvre*, 1957

FEMME OBJET DE DESIR

Malgré les déclarations de Djamel dans **Un été africain** qui disait que toutes les femmes devraient s'appeler « Nafissa », c'est-à-dire si nous traduisons « notre âme » et alors qu'il avait cru entendre que sa femme l'appelait « mon ange » alors qu'elle lui disait « on mange », le couple dans les romans maghrébins n'existe pas. Il n'y a pas véritablement d'amour entre le mari et la femme, car dans la société traditionnelle il ne convient pas d'étaler ses sentiments. La seule relation qui existe entre les époux est celle de la soumission de la femme vis-à-vis de l'homme et du sentiment de propriété de l'homme vis-à-vis de la femme. C'est pourquoi battre son épouse est accepté d'abord par les mères, elles-mêmes par peur de voir leur fille répudiée. C'est ce que pense la mère de Zhor dans le **Métier à Tisser** :

« Lorsque sa fille Zhor lui eut compté par le menu tout ce qu'elle avait enduré, la vieille femme s'était contentée de répondre : Quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre, mais reste chez elle ». ²¹

Dans **L'incendie**²², Mama endure en silence les coups de son mari, se sentant même coupable. C'est le sommet de la chosification. Ces femmes appartiennent à leur mari.

Par ailleurs, le statut de cette femme est clairement défini : elle est soit femme-épouse, mère, femme de ménage soit prostituée et déçue si elle n'accepte pas le diktat social. C'est ce qu'écrit Tahar Ben Jelloun dans **L'enfant de sable**. Métaphoriquement, le narrateur assimile la femme qui refuse le premier statut aux villes de Fès et de Tanger. La description de ces deux villes emprunte des métonymies qui renvoient à la femme (front, chevelure, épaule, regards, visage, nombril) la femme est comme Fès « une ville répudiée » s'offrant au regard de l'étranger, elle devient celle dont personne ne veut.

²¹ M. Dib, *Le métier à tisser*, 1957

²² M. Dib, *L'incendie*, 1954

Conclusion :

Ainsi, le regard que l'écrivain maghrébin porte sur la femme pendant et après la colonisation est le reflet des normes sociales de l'époque. La femme est un objet dont le rôle est celui de reproductrice de la famille, de garant des valeurs édictées par la tradition. Elle est soumise, voilée et enfermée. Elle n'a pas le droit à la parole. Sinon elle est coupable. Ce regard masculin a-t-il résisté à l'ouverture de la société algérienne après les années 70 ? Une étude de quelques textes émergents nous dit le contraire d'autant plus que la femme revendique par la plume sa place dans la société, car l'écriture est le seul moyen d'évoluer pour elle, comme le déclare Margot Badran dans ce passage : « En écrivant pour être publiées, les femmes transcendaient leur enfermement domestique, commençaient à acquérir une « présence publique » et en faisant entendre leurs voix et en clamant leurs noms, prenaient la responsabilité d'elles-mêmes et acceptaient de devoir rendre des comptes ».22 Un nombre important de femmes écrivaines voit le jour, des femmes qui ont décidé de prendre la parole pour affirmer leur existence.

Bibliographie

- Badran, M. *Feministes, Islam, and Nation, Gender and the making of modern Egypt*, Princeton. 1995.
- M. Dib, *Un été africain*, 1959. Paris, Seuil.
- M. Dib, *Le métier à tisser*, 1957. Paris, Seuil.
- M. Feraoun, *Le fils du pauvre*, 1957.
- N. Abdi, A. Khatibi et A. Meddeb., *Les temps modernes. Du Maghreb*, Octobre 1977. Cité dans *Diwan d'inquiétude et d'espoir*, Enag / Edition 1991.
- R. Mimouni, *Tombéza*. 1984, Ed pocket.
- T. Ben Jelloun, *L'enfant de sable* 1987. Paris, Seuil.
- T. Ben Jelloun, *La nuit sacrée* 1989. Paris, Seuil.